



Derrière le nuage

FICTION – 2017 – 22'

Réalisation Baer Xiao

Production Nouvelle Toile Productions

Scénario Karine May

A la suite du vol de son portable, Xinquan, jeune étudiant chinois, reçoit régulièrement sur son compte iCloud des photos et des vidéos du voleur. Il s'intéresse alors de plus en plus à la vie de cet homme.

Ce film aurait pu aussi prendre un chemin de film policier. Le fait de s'immiscer dans la vie privée d'autrui via les voies d'Internet, ou par le fait de l'observer, de l'épier, de le filmer a souvent été utilisé par des cinéastes travaillant la question de la paranoïa. Le film Caché (2005) de Michael Haneke par exemple met en relation un couple bourgeois qui apprend qu'il est observé et filmé par un intrus, questionnant par ce biais le pouvoir du cinéma (plus spécifiquement le pouvoir d'un plan au cinéma). Le film de Baer Xiao suit une autre direction, en mettant en scène des solitudes saisies dans leur exil, chacun pour ses raisons, mais loin des leurs.

Ce film met en scène les liens forts que l'on peut tisser avec son téléphone portable et du transfère qu'il nous permet d'opérer (en se racontant, en s'inventant, en se testant autrement que ce que l'on est dans la vie). Images que l'on crée, informations que l'on conserve, numéros de téléphone, s'y stockent jusqu'à en faire un outil affectif, indispensable au quotidien. Xinquan, jeune étudiant d'origine chinoise vivant en France vient de se faire voler le sien. Pour lui, son téléphone regorge de souvenirs, et reste un accessoire indispensable dans sa vie de tous les jours, lui donnant l'illusion d'une connexion permanente avec le monde. Lors de la première séquence avec ces parents (à la fin de laquelle le père finit par téléphoner à sa femme pour lui dire de venir se coucher...), ils cherchent à reconstituer des souvenirs perdus suite au vol de son iPhone. La découverte de l'utilisation de son compte iCloud par celui qu'il reconnaît comme étant son voleur va l'inciter à rentrer progressivement dans l'univers intime de ce dernier. Photos et vidéos, auxquelles il a de fait accès, vont faire qu'il s'intéresse de plus en plus au quotidien de cet homme puisque s'y dévoile sa vie intime (puis celle de sa femme). Devenu curieux de ce flux d'informations et d'images, qui sans doute ressemblent à celles qu'il créerait lui-même, Xinquan, dont la vie à Paris est plutôt solitaire, va vivre par procuration d'autres histoires, dans un autre pays (en Algérie). Il va découvrir, derrière le *cloud* (le nuage) une vie qu'il va finir par observer non pas en voyeur mais en découvreur d'autres modes de vie, et de fait s'intéresser au quotidien du voleur. Une

ouverture à l'autre se fait possible, malgré l'interface virtuelle des données numériques.

En plus de cette filature via le Cloud, dans sa vie quotidienne, Xinquan tente de se rapprocher d'un autre étudiant chinois, qui semble bien plus intégré que lui à la vie parisienne. Mais leurs relations sont distantes, la timidité de Xinquan l'empêche d'être à l'aise lorsqu'il le croise. Le paradoxe du film se situe dans cet écart : la vie réelle s'encombre d'obstacles (affectifs, culturels ou autres) alors que la découverte de l'autre à son insu, nourrit le personnage de Xinquan. Sa connaissance de cet inconnu se joue à un degré plus fort que celle de celui qu'il croise fréquemment. Sans doute la protection affective et humaine que lui apporte son écran d'ordinateur (considéré comme possible ouverture sur le monde), sorte de bouclier transparent qui lui permet de connaître une promiscuité à laquelle il ne devrait pas avoir accès, l'inquiète moins que la confrontation directe à l'autre.

Films passerelles

Une biche,

Train de vie, Retour à Genoa City



Les indes galantes

CAPTATION/EXPÉRIMENTAL – 2017 – 05'30

Réalisation Clément Cogitore

Production Les Films Pelléas

Le *krump* est une danse née dans les ghettos noirs de Los Angeles après les émeutes de 1995. Clément Cogitore, à travers cette performance filmée sur le plateau de l'Opéra Bastille, crée une battle entre la culture urbaine et la musique de Rameau.

En 1955, le cinéaste ethnographe Jean Rouch filme dans Les maîtres fous des rituels de transe opérés par une population venue travailler à Accra : les Haouka. Ceux-ci dépassent la dureté de leur quotidien par la remise en scène de la présence coloniale anglaise. Détournement, déformation, critique gestuelle et politique, relecture de l'histoire, exubérance des mouvements des corps et des contorsions, ces moments de transe sont comme un exutoire pour les Haouka qui les pratiquent, les aidant à trouver une place entre culture traditionnelle et monde mécanique.

Des gens regroupés en cercle, formant un cirque, une arène, une scène. Au centre vont se succéder différents protagonistes, qui vont interpréter à leur manière des mouvements dont la chorégraphique collective, violente de par les gestes brisés, et souple de par ces ruptures de rythme, s'inspire de la musique de célèbre ballet composé par Jean-Philippe Rameau en 1735 : *Les Indes galantes*. Ballet pour le moins distinctes où costumes, danses, décors marquent à chaque fois un territoire différent. Ce ballet hétérogène, qui se nourrit de danses tribales du 19^{ème} siècle, se prête à de multiples possibilités d'interprétation. Bintou Dembele, Igor Caruge et Brahim Rachiki, trois chorégraphes contemporains avec leur troupe, interprètent ce ballet sous l'influence du *krump*, danse née à la suite du tabassage de Rodney King par la police de Los Angeles en 1991 (filmés, les policiers ont toutefois été acquittés, ce qui entraîna les violentes émeutes dans cette ville au printemps 1992).

Une partie de leur spectacle a été filmé le 22 janvier 2017 à l'Opéra Bastille à Paris par Clément Cogitor, cinéaste plasticien né en 1983 et formé à l'Ecole du Fresnoy. La forme minimale du film permet de laisser émerger les différents corps au centre de la piste tout en étant inclus dans le dispositif même du cercle des danseurs/spectateurs. La caméra nous ancre dans le cercle, cherchant à se frayer un regard parmi les autres, nous donnant à voir non un spectacle uniforme mais bien une impulsion collective. Toutefois cette distance nous montre tout autant les expressions de visages (sans s'y arrêter trop systématiquement) que les mouve-

ments des corps, oscillant de l'un à l'autre : la fureur, la rage se mêlent à l'outrance, au grotesque. Un effet de foule, de manifestation, de regroupement militant naît de ce cercle et donne au film un portée politique. Car bien sûr, il offre à voir et entendre un décalage entre le rondeau de Rameau et les gestes dansés proches du hip-hop. Mais il est aussi question d'une concentration d'énergie, d'une solidarité dans les formes de réaction. Une sorte de rituel semble se mettre en place sous nos yeux, renforçant à la fois le caractère lyrique de la musique de Rameau et celui tout aussi sacré des luttes et actions collectives. Le film de Cogitore rapproche ces deux mondes, celui du mélodique exotique et de la brisure, de facture politique, répercutée sur le corps dansant et convulsé.

Films passerelles

YÚYÚ,

Quand passe le train, J'mange froid